FRANCIS JAMMES 1868–1938

Existences — Chapitre premier

Dans la boutique d'un savetier.

Le marteau du savetier
Je bats le cuir depuis l'aube fumante et rose,
jusqu'à ce que le soir assemble sur les portes
les hommes attendant que la soupe se taise
dans le pot charbonneux, lorsque noircit la braise.
C'est l'heure où l'on allume la chandelle qui fait
bouger des carrés d'ombre aux angles du buffet.
Je vais dormir, jeté auprès du pot de poix,
et parmi les lacets, les clous et les semelles.

La cruche
Tiens… le marteau se tait. La jolie fille va
me porter sur sa tête à la fontaine. Et l'eau
va m'emplir en faisant sonner comme une gamme
mon argile poreuse et rouge qui a soif.
La chandelle
J'y vois. C'est samedi, puisque les enfants sages
font luire et qu'ils nettoient le pauvre carrelage.
J'y songe : c'est demain qu'est la fête au village.
Le canard est tué, et le chien bien content
va surveiller la broche grasse en se léchant.
Le chat aura des coups s'il saute sur les meubles ;
mais il est rusé, et, seul, il y voit bien
lorsque le monde dort et que je suis aveugle.
C'est étonnant, il ne renverse jamais rien.

Le chat
Je suis tranquille et pas tranquille auprès du chien.

Le chien
Si l'on n'était pas là je lui mordrais les reins.

Le savetier
Mélanie, va chercher la bouteille de vin.
Jeanne, va chercher l'eau. Gustave, va, le pain.
On entend la musique. Ah ! C'est le passe-rue

La musique villageoise
Le feuillage en juillet est propice à la danse,
ô filles plus jolies que les pommes luisantes
lorsque dans la nuit bleue la rosée y a plu.
On a mis des tréteaux sous l'orme vermoulu.
Le cornet à piston avec la clarinette
sautilleront demain, ô filles, jolies filles,
pour donner à vos corps plus blancs que des noisettes
l'animation gracieuse des quadrilles.

Gustave
Oh ! Voyez les lanternes ! Regardez ces lanternes !

Le savetier (à Mélanie.)
Allons, dépêchez-vous. Il faut se mettre à table ?
Quoi ? Tu n'as pas fini de laver la salade ?

Un bourgeois (qui passe.)
Pour cette fête stupide qui me consterne,
ces cochons d'ouvriers mangent tout ce qu'ils ont.
Ils viennent mendier ensuite, s'ils sont malades.
Je les recevrai bien. Et dire qu'ils ne m'ont
pas voulu nommer au conseil municipal.

Mélanie
Je vais chercher le vin, j'ai fini la salade…
Monsieur Dupoix qui passe… Il a l'air bien malade.
Le lendemain, dimanche, dans la rue ; puis chez le savetier.

Jeanne (revenant de la messe.)
Je vais quitter ma belle robe jusqu'à dîner,
et, l'ouvrage fini, je me la remettrai.

Pierre
Bonjour, jolie fille.

Jeanne
Bonjour, joli garçon.

Pierre
Tu vas préparer le fricot chez toi. Est-ce qu'on
te reverra cet après-midi sur la place ?

Jeanne
Je crois bien ! Mais la mère à la maison m'attend.
Jusqu'à l'après-midi, donc.

Le savetier
Mélanie, va-t'en
chez Lesquerré acheter pour deux sous de glace.
Nous la mettrons à rafraîchir dans la carafe.

Le chien (sur le seuil, levant la tête.)
Ces pigeons en volant ronflent comme des chiens.
Quel dommage de ne pouvoir attraper rien…

(Abasourdi, le chien écoute la fanfare éclater au loin ; elle sort de l'église.)
Sous la treille du jardin des Larribeau. (M. Dupoix mangeant un canard chez M. Larribeau.)

Dupoix
Vous avez là, mon cher, un bien joli rosier.

Mme Larribeau
Il vous plaît, cher Monsieur ? Voulez-vous des boutures ?

Dupoix
Je ne refuse pas, madame Larribeau.
Cette rose vous va si bien à la ceinture.

Larribeau
Nous vous les cueillerons. Vous les emporterez.

Dupoix
J’aime mieux les emporter une autre fois. Oui.

Larribeau (réoffrant du canard.)
Avez-vous lu les journaux de ce matin, si
on a des nouvelles de la Chine ?
Mme Larribeau
Je déteste les Chinois.

Dupoix
Ce sont des sauvages. Sous un prétexte
quelconque, on fera bien de les anéantir.
Et puisque l’Old England n’a pu les abrutir
en leur faisant fumer leur opium, qu’ils meurent !
Et qu’on razzie jusqu’à leurs dernières demeures !

Larribeau
Comment trouvez-vous ce vin-là ? Il est du crû.

Dupoix
Excellent.

Larribeau
Je ne t’en offrais pas : en veux-tu, Aline ?

Mme Larribeau
A peine. Un tout petit peu. Je crains la migraine.

Larribeau
Vous n’avez donc pas de nouvelles de la Chine ?

Dupoix
Ils ont tué une quantité de missionnaires.
La description des supplices est atroce.
L’un d’eux, un mandarin, je ne sais plus son nom
— ils ont tous l’air de s’appeler la même chose,
Yung-toung-kang ou Kang-tu ou Kang-tong-kong —
(Mme Larribeau sourit.)

Dupoix
Faisait semblant, dit-on, d'appeler notre armée
au secours de cette quantité de missionnaires.
Mais quand on envoyait à ce fonctionnaire
les soldats en question, il vous les massacrait,
et c'est lui qui faisait tuer les missionnaires.

Mme Larribeau
Si c'était encore des missionnaires protestants !

Larribeau
Aline, ta religion est extravagante.
Chez le savetier. (On mange aussi le canard.)

Gustave
Je veux le gésier.

Le savetier
Je te fous des coups, si tu parles.
Et ne joue pas comme ça du tambour sur la table !
Tu l'entendras assez, le tambour, tout à l'heure.
Tiens, voilà le gésier.
Mélanie, va donner
de l'eau au canari. Il a l'air d'avoir soif.
La glace est fondue, la carafe devient chaude.

Le marteau
On ne m'a pas touché de toute la journée,
et je ne comprends pas pourquoi. C'est assez drôle.

Le chat
Moi seul ai faim. Je souffre. Et on a oublié
de desserrer, depuis bien longtemps, mon collier.
Ah ! Si encore il y avait sur le mur des lézards,
comme autrefois, j'irais essayer de les prendre.
Mais maintenant ils se méfient, et ils se cachent.
J'ai les flancs creux, et les os de mon dos paraissent.
Je voudrais essayer de dormir. Je ne puis.
S'il tombe un peu de pain, c'est le chien qui s'empresse
de l'attraper. Il n'y a pas non plus de souris.

Gustave
La musique, papa ! C'être bientôt la course !

Le savetier
Elle ne commencera pas avant quatre heures.

Jeanne
J'ai vu, ce matin, passer les dix écarteurs.

Mélanie
Monein premier avait de beaux bas roses. Il est
le plus fort de tous pour l'écart, mais le plus laid.
Jean Chicoy avait, lui, des bas violets.
Nous irons à la course, papa ? Hein papa ? Dis ?

Le savetier
Non, pas vous, vous n'irez pas. Gustave et moi, oui,
nous irons.
Gustave
Ah ! Quelle chance ! Vous, vous resterez dedans.

Le savetier
Non. Elles se promèneront devant l'arène.
(Mélanie pleure.)

Jeanne
Papa, j'ai deux billets pour Mélanie et moi.
Laisse-nous y aller.

Le savetier
Si tu as deux billets,
c'est différent. Dis-moi qui te les a donnés.

Jeanne
Le sacristain qui n'y va pas, il est en deuil.
Madame Larribeau les lui a donnés à l'œil.
La course des vaches. Elle a lieu sur la place d'armes.

Mélanie
Jean Chicoy va se faire attraper par la Noiraude !

La vache
Si je pouvais crever cette chemise rose
et lui tripatouiller les tripes. Houpp !... Manqué !

Le public
Bravo Chicoy ! Houp Chicoy ! Tiens, voilà des cigares !
A toi, Monein ! A toi, Monein ! La vache ! Gare !

La deuxième vache
Si je pouvais lui flanquer ma corne n'importe où,
de toutes mes forces, du derrière jusqu'au cou,
et ne pas le lâcher, et le clouer aux planches
de l'arène, et lui faire la figure blanche.
Houp !... Manqué !

Le public
Bravo Monein ! Bravo Monein !
Dupoix
Qui est cette jolie fille, en rose, aux troisièmes ?

Larribeau
C'est la fille aînée du savetier... Voyez ? La vache
refuse de marcher sur l'écarteur.

Le Public
Hep !
la corde ! Uuuuuuiiiii. Uuuu iii uui uii
A bas la vache ! A bas la vache ! A bas la vache !
uiiii… uiiuuii uii à l'abattoir ! La lâche !

La Vache (qui trépigne.)
Ces sifflets sont bien ennuyeux. Et pourtant,
c'est ennuyeux de huler pour le rater tout le temps.

Le Public
A toi, Arthez ! Elle part !

Arthez
J'ai froid dans le dos.
Elle est passée !

Le Public
Bravo ! Arthez ! Musique ? Bravo !
Mme Larribeau
Moi, je ferme les yeux lorsque la vache arrive.

Le Savetier
Il va arriver un malheur à Canterrive…

La Vache
Je l'ai !

(On emporte l'écarteur évanoui.)

Larribeau
Voulez-vous un peu de bière ?

Dupoix
Non, la bière me fait mal. Du moins, je le crois.
J'ai des tendances à une maladie de foie.

Larribeau
Ah ! bah ? Vous plaisantez ? Malade imaginaire ?

Dupoix
Non. Mon père en est mort. Mon père était notaire.

Larribeau
Quelle heure est-il ?
Dupoix
Il est sept heures moins le quart.
Il faut nous séparer,

Larribeau
Je vous dis au revoir.
Pendant le bal de nuit.
Le poète a rendez-vous avec Jeanne dans
le jardin public que l'on vient de fermer.

Le Poète
Comment t'es-tu échappée ici ?

Jeanne
En faisant
croire que j'allais voir une amie, à maman.
Je me suis déchiré la robe sur la grille.
Ce n'est rien, je l'arrangerai.

Le Poète
Tu es bien gentille
d'être venue. Veux-tu venir sur le gazon ?

Jeanne
Oui, mais pas me salir de vert. A la maison,
maman verrait l'herbe écrasée.

Le Poète
Eh bien, mettons
mon manteau là. Que tu as doux tes cils. Encore.
Ne ris pas. Mais tu fais mal. Comme ça… Embrasse…

Un Marronnier
La nuit épaisse et bleue ne bouge pas dans le jardin.
L'ombre des bancs à peine est visible sur l'allée.
Quel joli calme ! On sent les tilleuls de très loin.
Dans l'air liquide, flotte, à peine, une chouette.
C'est bon de vivre, de respirer à pleines feuilles
l'âme de la soirée dans celle des tilleuls.
A mes pieds, étendue comme une grosse rose
ouverte, Jeanne longtemps laisse sa bouche fraîche
enfermée tendrement dans celle du poète.

(On entend le bal de nuit qui commence.)

Le Poète
Vas-tu aller danser ?

Jeanne
Oui, je crois bien, j'irai.
D'être restée longtemps qu'est-ce qu'on va me dire ?
Bah ! je m'en fiche — après ? Voulez-vous, je vous prie,
m'aider à ressauter la grille ?... Bonjour... Demain,
est-ce que vous reviendrez encore dans le jardin ?
Le Poète
Oui. Non... Va-t'en plutôt de ce côté de l'ombre.
Tu pourrais rencontrer quelqu'un dans le chemin.
(Elle s'en va en courant.)

Le Poète (à lui-même.)
Elle est gentille et fraîche comme une fleur de haie.
Elle ne m'embête pas, au moins, elle. Puis, elle est fraîche,
dis-je, et sa bouche est comme une poire fondante
oubliée au soleil d'une bleue matinée.
Et il n'y a rien de plus lisse que ses dents.
(Il passe la grille, se promène seul, et songe.)
La nuit, c'est agréable de se promener comme ça.
Toute la foule de la fête est sur la place,
et sans songer que là, dans ce jardin public
que l'on ferme avec soin à neuf heures du soir,

on peut se trouver seuls en passant sur la grille.
… La nuit, dans le chemin, les herbes se confondent.
Il est doux de reposer son regard paresseux dans l'ombre,
de ne plus se donner la peine de distinguer les choses,
et de ne plus songer qu'au doux tremblement rose
de ses lèvres de chèvrefeuille de juin
et à sa gorge qui sent le lait et le foin.
Des promeneurs autour du bal nocturne.

Dupoix (il voit passer le poète.)
Ce jeune homme là-bas, celui qui est poète
me paraît assez poseur et original.

Larribeau
Il est plutôt gentil, m'a-t-on dit. Mais il est,
en effet, bizarre. Il écrit, ma foi, fort mal.

Dupoix
Vous trouvez ? Moi aussi. Je n'ai pas lu grand'chose
de lui, mais ça me paraît être de la pose.

Larribeau
Et l'on ne sait jamais si c'est vers ou c'est prose.

Dupoix
Enfin, il se comprend. Ça lui suffit sans doute.

L'Employé des contributions indirectes
Pourtant, ma femme me faisait remarquer qu'il a
un sentiment réel de la belle nature.
Pas toujours…

L'Avoué
Il est fou.

Larribeau
Pas si fou que cela.

Dupoix
Ne parlons pas si fort, je crois que le voilà.

Le Poète
Bonjour, messieurs, comment allez-vous ?

Tous
Bien, merci.

Une Fusée en l'air
J'ai pris feu et vais éclater comme une bombe.
Je deviens en bouffée de fumée, et retombe.

L'Employé des contributions indirectes
Regardez cette pluie d'étincelles. Ouf ! Ça y est.
(Au poète.)
Vous fumez beaucoup la pipe ?
Le Poète
Oui, pas mal.

L'Employé des contributions indirectes
Moi, j'ai cessé. Et vous fumez du caporal ?

Le Poète
Du caporal.

Larribeau (au poète.)
Est-ce que vous travaillez beaucoup,
ces temps-ci ? Quelque ouvrage ? A quoi travaillez-vous ?
(si je ne suis pas indiscret de vous le demander.)

Le Poète
A bien des choses.

Le Pharmacien
Voulez-vous me donner du feu ?

L'Avoué
Avec plaisir. Voici. Avez-vous été grêlé ?

Le Pharmacien
Non. Mais j'ai le black-rot qui fait bien des dégâts.
Dupoix
Vous avez sulfaté ?

Le Pharmacien
J'ai sulfaté trois fois.
Dans le bal.

Jeanne (à Pierre son cavalier.)
Laisse-moi tranquille. Ne me serre pas comme ça.

Pierre
Tu es bien chatouilleuse aujourd'hui. Que t'ai-je fait ?

Jeanne
Rien.

Pierre
Alors, il n'y a pas moyen ? Tu ne veux pas ?

Jeanne
Non.

Pierre
Tu pourrais venir derrière le ruisseau ?

Jeanne
Non. Je ne veux pas. A toi, cavalier seul ?

(Pierre se livre à des contorsions de jambes devant sa danseuse.)
Gustave
Tiens ! Une lanterne vénitienne qui est finie.
Elle brûle. Je vais ramasser la bougie.

L’Orchestre
Faisons rebondir, sur la poussière, les sandales
des filles aux jolies jambes bien cambrées.
Vois donc ? Que celle-ci a les chevilles fines !
Elle s’arrête net, quand sa robe est encore
oblique de l’élan d’avoir tant tournoyé.
L’autre, ses yeux sont noirs. De l’autre, sous sa robe,
on voit bomber la jeune croupe ronde à souhait.
Le cou de celle-ci a joliment sué.
Elle est rouge. A son front ses cheveux sont plaqués,
mais elle les relève d’un mouvement de main.

Jeanne (à Gustave.)
Qu’est-ce que tu fais là à regarder, gamin ?
(Elle le gifle, il pleure.)
M. Dupoix et le poète se rapprochent.

Dupoix
Tiens, c’est la jeune fille en rose de la course.
Sapristi ! Mais c’est qu’elle n’a pas la main douce.
Vous la connaissez, vous ?
Le Poète
Non. Mais je sais qui c’est.

Dupoix
Oui, l’on m’a dit que c’est la fille du savetier.
Ces gens-là mangent tout lorsque arrive la fête.
Regardez-moi cette élégance ? Si c’est possible !
… Je viens de renvoyer ma bonne qui s’est permis
de ne rentrer ce soir qu’à huit heures et demie.
Elles sont toutes les mêmes. De fichus services !
Incapables de cuire à point une saucisse.
Monsieur Larribeau m’assurait que cette fille
du savetier pourrait peut-être faire mon affaire.
Mais elle me paraît un peu trop élégante.
Se conduit-elle bien ?

Le Poète
On ne parle pas d'elle.
(Ils se séparent.)

Le Poète (à lui-même.)
Espèce de cochon ! Il voudrait me la faire !
Le poète dans sa chambre. Il est minuit
Il pense.

Que ma correspondance est en retard ! Voici
deux livres dont je n'ai pas remercié les auteurs.
C'est effrayant, ce qu'il y en a, d'auteurs. J'espère
que Claudel n'est pas encore retourné en Chine.
En voilà un qui a du talent ! Je me souviens
si volontiers du déjeuner qu'il nous offrit
à Schwob et moi, lorsque je passai par Paris.
Il nous parlait des salanganes. On eût dit
qu'aux angles d'ombre du plafond avaient niché
des hirondelles bleues suspendues par les ailes.
Ceci ? C'est une lettre de Léa. La pauvre fille !
Et l'autre ? Pauvre catin de bas étage,
si fine, et qui m'aimait de toute sa pauvre chair.
J'ai eu bien tort de lui défendre de m'écrire.
J'aimais son pauvre dévouement passionné.
En somme, c'est une des rares que j'aie aimées.
(Il ouvre sa fenêtre.)
« Et j'ouvre ma fenêtre au large clair de lune. »
C'est un vers de Guérin. Mais ces paletoquets
qui ont l'air de douter de ma sincérité,
ils sont emmmmmmmmmerdants.
Mais encore ! S'ils avaient le moindre talent…
Ils ne me comprennent pas plus que les félibres
ne me comprennent. Ce Duroc est trop bête, non !

Le Coffret
Il y a bien longtemps que tu ne m'as rouvert.
Je suis le romantisme exquis de ta jeunesse.
Te souviens-tu de ta première amie, quand tu lisais
Musset et que la Ville entrait par la fenêtre ?

Les cloches, le départ pour les grandes vacances !
Aucun rêve de gloire alors ne t'ennuyait.
Souviens-toi du gazon aux anémones blanches,
du rosier plein de pluie et de ta pureté.

Et la seconde amie ! Celle qui dans les ombres
de Saint-Michel, par les beaux jours, s'agenouillait.
L'encens bleu bourdonnait parmi les vêpres blondes.
Souviens-toi ! Souviens-toi de ces pauvres quartiers !

O dimanches matins ! O ton adolescence !
La claire rue riait sur sa porte cirée.
Gonflé d'un rêve obscur et candide, tu errais
cherchant à retrouver les pas verts de l'enfance.
Toujours, jusqu'à présent, ton pauvre cœur martyr
d'une pitié sans nom et noyée de tendresse,
plein de je ne sais quoi dont il ne peut mourir,
a dormi doucement dans mes liasses de lettres.

Le Poète (ferme sa fenêtre.)
Il faut dormir ainsi que hier et que demain.
Aujourd'hui fut un jour de fête, et je bénis
cette chose qui passe et que l'on nomme : vie.